

JOHN CONNOLLY

LES PORTES

*traduit de l'anglais (Irlande)
par Pierre Brévignon*

l'Archipel

OU L'ON ASSISTE À LA NAISSANCE DE L'UNIVERS,
CE QUI EST UNE TRÈS BONNE FAÇON DE COMMENCER

À l'origine, il y a environ 13,7 milliards d'années pour être assez précis, tout a commencé par un très très petit point¹. Ce point, qui était chaud et incroyablement lourd, contenait tout ce qui existait et tout ce qui existerait jamais, concentré dans l'espace le plus infime qui soit. En raison de ce qu'il contenait, ce point était soumis à une pression extraordinaire et finit par exploser, répandant du même coup tout ce qui existait et tout ce qui existerait jamais à travers ce qui s'apprêtait à devenir l'univers. Les scientifiques appellent ce phénomène le Big Bang, même s'il n'y eut pas vraiment de gros *bang* ! puisqu'il se produisit partout et d'un seul coup.

1. Les scientifiques appellent ce point la « singularité ». Les gens portés sur la religion peuvent l'appeler la paille dans l'œil de Dieu. Certains scientifiques vous expliqueront qu'on ne peut pas croire à la singularité et à l'idée d'un ou de plusieurs dieux. Certains religieux vous fourniront la même explication. Malgré cela, vous pouvez tout à fait croire à la singularité *et* à un dieu, si ça vous amuse. Vous êtes seul juge. Pour croire à l'une, il suffit d'avoir une preuve, pour croire à l'autre il suffit d'avoir la foi. Ce sont deux croyances bien distinctes mais du moment que vous ne les mélangez pas, tout devrait bien se passer.

À propos de l'« âge de l'univers », d'ailleurs : certaines personnes vous expliqueront que la Terre a seulement 10 000 ans ; que les hommes et les dinosaures vivaient à la même époque, un peu comme dans les films *Jurassic Park* ou *Un million d'années avant J.-C.* ; et aussi que l'évolution, c'est-à-dire la modification des caractéristiques héritées par les différents organismes vivants au fil des générations, n'existe pas et n'a jamais existé. Compte tenu des preuves actuelles, il est assez évident qu'ils se trompent. Parmi eux, beaucoup croient aussi que l'univers été créé en sept jours par un vieux barbu, avec éventuellement quelques pauses le temps de boire un thé ou d'avalier un sandwich. C'est peut-être vrai mais, si tel est le cas, il s'agissait de jours *très longs* : environ deux milliards d'années, à quelques millions d'années près, ce qui fait beaucoup de sandwiches.

Ceci étant, et pour reparler du point, laissez-moi clarifier un détail, car c'est important : les blocs de Lego qui constituent tout ce que vous voyez autour de vous et tout ce qui est invisible à l'œil nu ont jailli de notre minuscule point à une vitesse si rapide qu'en l'espace d'une minute l'univers avait atteint la taille de deux millions de milliards de kilomètres et qu'il est toujours en pleine expansion. C'est ce point qui a donné vie aux planètes et aux astéroïdes, aux baleines et aux perches, à vous, à Jules César et à Elvis Presley¹.

1. À vrai dire, environ 1 % des parasites qui apparaissent parfois sur votre écran de télévision sont des vestiges du Big Bang et, si vos yeux étaient sensibles aux micro-ondes lumineuses et pas seulement à la lumière visible, alors la nuit vous verriez le ciel non pas noir mais entièrement blanc car il continue de luire de la chaleur du Big Bang. Et, les atomes étant minuscules et constamment recyclés, chacune de vos respirations contient des atomes respirés, à une époque, par Jules César et Elvis Presley.

Ah, et aussi au Mal.

Parce que quelque part se trouvaient aussi le Mal et tout ce qui le provoque, tout ce qui amène des êtres humains d'ordinaire sensés à se faire souffrir les uns les autres. Il y en a un peu en chacun de nous et le mieux que nous puissions faire est de ne pas le laisser gouverner trop souvent nos actions.

Mais tout comme les planètes commençaient à prendre une certaine forme, et avec elles les astéroïdes, les baleines, les perruches et vous, dans le plus obscur des recoins obscurs, le Mal lui aussi prenait forme. Pendant que la Terre se refroidissait, pendant que les plaques tectoniques se mouvaient, jusqu'à ce qu'enfin la Vie apparaisse et offre au Mal une occasion de se déchaîner.

Pourtant il ne nous atteignait pas car l'univers n'était pas agencé pour le favoriser – du moins, c'est ce qu'il semblait. Mais la force maléfique tapie dans l'obscurité était très patiente. Elle tisonnait les feux de sa fureur et attendait le meilleur moment pour frapper.

Par conséquent, une petite partie de vous a régné un jour sur Rome et chanté *Blue Suede Shoes*.

OÙ L'ON RENCONTRE UN PETIT GARÇON,
SON CHIEN ET QUELQUES INDIVIDUS
QUI PRÉPARENT UN MAUVAIS COUP

Ce soir-là, M. Abernathy ouvrit la porte et découvrit sur son perron un petit personnage recouvert d'un drap blanc. Deux trous découpés dans le drap à hauteur des yeux lui permettaient de se déplacer sans se cogner partout – une sage précaution, à en juger par l'épaisseur des verres de lunettes portées par le petit personnage. Posées en équilibre sur son nez, par-dessus le drap, elles lui donnaient l'apparence d'un fantôme myope et guère effrayant. De l'ourlet du drap dépassaient des baskets dépareillées, la gauche bleue et la droite rouge.

Le personnage tenait dans sa main droite un seau et dans la gauche une laisse de chien aboutissant à un collier rouge serré autour du cou d'un petit teckel. Le teckel leva les yeux sur M. Abernathy et M. Abernathy y lut une troublante lueur de conscience. S'il n'avait pas eu mieux à faire, M. Abernathy aurait pu s'apercevoir qu'il s'agissait là d'un chien conscient de sa nature de chien et qui, tout bien considéré, ne s'en satisfaisait pas. De la même façon, le chien semblait parfaitement conscient du fait que M. Abernathy n'était

pas un chien (car, en général, les chiens voient simplement les humains comme de gros chiens capables d'exécuter des tours particulièrement habiles tels que la marche sur deux pattes, mais ça ne les impressionne jamais très longtemps). Fort de ces observations, M. Abernathy comprit qu'il avait affaire à un animal très intelligent – effroyablement intelligent. Et sentit qu'il y avait une once de désapprobation dans ce regard canin. Ce chien ne l'appréciait pas plus que ça, et ce constat laissait M. Abernathy à la fois agacé et légèrement déprimé car, de toute évidence, il avait déçu l'animal, sans trop savoir comment.

Les yeux de M. Abernathy allaient et venaient du teckel au petit fantôme, comme s'il se demandait lequel des deux allait prendre la parole.

— Un bonbon ou un mauvais tour ? finit par dire le petit bonhomme sous le drap.

Une expression de perplexité abyssale apparut sur le visage de M. Abernathy.

— Quoi ? demanda-t-il.

— Un bonbon ou un mauvais tour ? répéta le petit garçon.

M. Abernathy ouvrit la bouche puis la referma. On aurait dit un poisson ravalant ses pensées. Il paraissait de plus en plus troublé. Il jeta un coup d'œil à sa montre pour vérifier la date, se demandant s'il avait par hasard laissé filer quelques jours entre le moment où la sonnette de l'entrée avait retenti et celui où il avait ouvert la porte.

— On est seulement le 28 octobre, objecta M. Abernathy.

— Je sais, répondit le petit fantôme. Mais je me suis dit que j'allais prendre un peu d'avance sur les autres.

— Quoi ? dit M. Abernathy.

— Quoi ? répéta le petit bonhomme.

— Pourquoi tu dis « Quoi » ? répondit M. Abernathy. C'est moi qui ai dit « quoi ».

— Je sais. Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— C'est ce que j'allais vous demander.

— Mais enfin tu es *qui* ? demanda M. Abernathy, qui commençait à avoir mal à la tête.

— Un fantôme, répondit le personnage avant d'ajouter d'un ton hésitant : *Bouh*.

— Non, pas « tu es quoi » mais « tu es qui » ?

— Oh.

Le petit personnage retira ses lunettes et souleva le drap, dévoilant un garçon pâle d'environ onze ans, avec des yeux très bleus et de fins cheveux blonds.

— Mon nom est Samuel Johnson. J'habite au numéro 501 de cette avenue. Et lui, c'est Boswell.

D'un mouvement de laisse, il indiqua le teckel.

M. Abernathy, qui avait emménagé en ville depuis peu, hocha la tête comme si cette information confirmait soudain tous ses soupçons. En entendant son nom, le chien frotta son arrière-train sur le perron puis s'inclina. M. Abernathy observait la scène d'un œil dubitatif.

— Tes baskets sont dépareillées, remarqua-t-il.

— Je sais. Comme je n'arrivais pas à choisir quelle paire j'allais mettre, j'en ai pris une de chaque.

M. Abernathy haussa un sourcil. Il ne faisait pas confiance aux gens qui affichaient des signes d'individualité – surtout quand il s'agissait d'enfants.

— Alors, reprit Samuel, Un bonbon ou un mauvais tour ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit M. Abernathy.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas encore Halloween, voilà pourquoi !

— Mais je fais preuve d'initiative, non ?

Un des professeurs de Samuel, M. Hume, parlait souvent de l'importance de l'esprit d'initiative (même si, chaque fois que Samuel prenait des initiatives, M. Hume semblait en prendre ombrage, ce qui ne laissait pas d'étonner le garçon).

— Non ! Tu es juste trop en avance, ce n'est pas pareil.

— Oh, s'il vous plaît. Une barre chocolatée ?

— Non.

— Même pas une pomme ?

— Non.

— Je peux revenir demain, si vous préférez ?

— Non ! Va-t-en !

Et sur ce, M. Abernathy claqua la porte, abandonnant Samuel et Boswell face à la peinture écaillée de la façade. Samuel laissa retomber le drap, renouant avec son statut de fantôme, et replaça ses lunettes sur son nez. Il baissa les yeux sur Boswell, Boswell leva les yeux vers lui. Puis Samuel secoua tristement le seau vide.

— Je pensais que les gens seraient contents d'avoir peur un peu en avance, dit-il à Boswell.

En guise de réponse, le teckel lui adressa un geignement qui semblait signifier : « Je te l'avais bien dit. »

Samuel jeta un dernier coup d'œil plein d'espoir à la porte de la maison de M. Abernathy, le conjurant de changer d'avis et de réapparaître avec un bonbon à mettre dans son seau – ou même une pauvre noisette solitaire – mais la porte restait bel et bien close. Les Abernathy étaient arrivés dans cette rue depuis peu de temps et leur maison était la plus grande et la plus vieille de toute la ville. Samuel avait espéré qu'ils la décoreraient

pour Halloween ou la transformeraient en manoir hanté mais sa rencontre avec M. Abernathy laissait peu d'espoir sur ce plan-là. Pourtant la femme de M. Abernathy donnait parfois l'impression d'avoir avalé une rondelle de citron très amer et de chercher un endroit où la recracher discrètement... Non, songea Samuel, la maison des Abernathy risquait de ne pas jouer un rôle très important dans les festivités d'Halloween, cette année.

Comme on allait le voir, il se trompait lourdement.

Silencieux et immobile, M. Abernathy restait derrière la porte. Par l'œillet, il s'assura que le petit garçon et son chien repartaient enfin puis il verrouilla la serrure et tourna les talons. Une ample tunique noire à capuche était jetée sur la rampe d'escalier derrière lui, assez semblable à celle qu'un moine hargneux aurait pu porter pour intimider les gens. M. Abernathy la remit et descendit les marches menant à sa cave. Si Samuel l'avait surpris vêtu de la sorte, il aurait certainement reconsidéré sa position quant à la réticence supposée de M. Abernathy à se plier à l'esprit d'Halloween.

M. Abernathy n'était pas un homme heureux. Il avait épousé la femme qui allait devenir Mme Abernathy parce qu'il cherchait quelqu'un qui s'occupe de lui, quelqu'un qui pourrait lui dire quels vêtements porter, quelle nourriture absorber, lui laissant ainsi plus de temps pour réfléchir. M. Abernathy écrivait des livres pour expliquer aux gens comment vivre encore plus heureux. Il rencontrait un certain succès dans cette activité, en partie parce qu'il passait le plus clair de ses journées à rêver à ce qui aurait pu le rendre plus heureux, par exemple ne pas épouser Mme Abernathy. Il prenait du reste grand soin à ce que personne parmi ses lecteurs ne rencontre jamais sa femme. Si l'un d'eux

y arrivait, il risquait de deviner combien M. Abernathy était malheureux et de ne plus jamais acheter ses livres.

La tunique pesant lourdement sur ses épaules, il arriva au bas des marches et entra dans la pièce sombre de la cave. Trois autres personnes l'y attendaient, toutes trois vêtues de tuniques identiques. Sur le sol avait été peinte une étoile à cinq branches au centre de laquelle se trouvait un poêle où rougeoyaient des morceaux de charbon. Des grains d'encens ayant été saupoudrés sur le charbon, la cave était emplie d'une épaisse fumée parfumée.

— Qui était-ce, mon cher ? demanda l'un des personnages encapuchonnés.

Elle avait prononcé « mon cher » avec la voix de la hache du bourreau s'exclamant « vlan ! » en tranchant une tête – en admettant bien sûr que les haches puissent parler.

— Le gamin bizarre du n° 501, avec son chien, répondit M. Abernathy à son épouse, car c'était elle qui avait parlé.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Demander des bonbons pour Halloween.

— Mais Halloween n'a pas encore commencé.

— Je sais. C'est ce que je lui ai dit. J'ai l'impression que quelque chose ne tourne pas rond chez lui. Et chez son chien.

— Bah, il est parti à présent. Le petit imbécile...

— On peut continuer, oui ? demanda une voix masculine jaillie de sous une autre capuche. J'ai envie de rentrer à la maison et de regarder le match de foot.

L'homme en question était assez gros et sa tunique était tendue sur son ventre. Il se nommait Reginald Renfield et il se demandait ce qu'il faisait au juste dans cette cave remplie de fumée vêtu d'une tunique trop petite d'au moins deux tailles. Son épouse l'avait obligé

à venir et Doris Renfield n'était pas de ces personnes avec lesquelles on peut argumenter. Elle était encore plus grosse et volumineuse que son mari mais deux fois moins gentille – et, M. Renfield n'étant pas gentil du tout, tout cela faisait de Mme Renfield quelque'un d'extrêmement déplaisant.

— Oh, Reginald, tais-toi tu veux ? Tu n'arrêtes pas de te plaindre. Alors que tout le monde ici s'amuse.

— Ah bon ?

Il ne voyait rien de très amusant à se trouver dans une cave glacée, affublé d'une tunique au tissu rugueux, essayant d'invoquer des démons venus de l'au-delà. M. Renfield ne croyait pas aux démons même s'il lui arrivait de se demander si, par hasard, son ami M. Abernathy n'en avait pas épousé un. Mme Abernathy l'effrayait, comme les femmes fortes effrayent parfois les hommes trop faibles. Pourtant, Doris avait insisté pour qu'ils se joignent à leurs nouveaux amis récemment installés dans la ville de Biddlecombe afin de passer une soirée « amusante ». Mme Abernathy et Mme Renfield avaient fait connaissance dans une librairie tandis qu'elles achetaient des livres sur les fantômes et sur les anges. Depuis cette rencontre, leur amitié s'était renforcée et elles n'avaient pas tardé à faire se rencontrer leur mari. M. Renfield était loin d'apprécier les Abernathy mais les adultes ont cette particularité amusante qu'ils acceptent de passer du temps avec des gens qu'ils n'apprécient pas s'ils estiment qu'ils peuvent leur être utiles. En l'occurrence, M. Renfield espérait que M. Abernathy lui achèterait une de ces nouvelles télévisions très coûteuses qui venaient d'être livrées dans son magasin.

— Eh bien, oui, certains parmi nous s'amuse, figure-toi. Mais tu serais incapable de reconnaître

l'amusement s'il te grimpait dessus et te chatouillait les dessous de bras.

Elle rit bruyamment. Son mari eut l'impression que quelqu'un venait de pousser dans une cascade un tonneau renfermant une sorcière. Il se représenta sa femme dans un tonneau tombant dans une eau très profonde, et cela lui fit chaud au cœur.

— Ça suffit ! s'écria Mme Abernathy.

Tout le monde se tut. Implacable dans sa beauté, Mme Abernathy jeta un coup d'œil par-dessous sa capuche.

— Tenons-nous les mains.

Ils obéirent, formant un cercle autour de l'étoile.

— Et maintenant, que la cérémonie commence !
Et, d'une seule voix, ils se mirent à psalmodier.

La plupart des gens ne sont pas méchants. Oh, parfois ils se conduisent d'une façon méchante, et tout un chacun a en soi un peu de méchanceté, mais rares sont les personnes d'une méchanceté insoutenable et leurs mauvaises actions leur semblent souvent, sur le coup, tout à fait raisonnables. Elles se conduisent ainsi car elles s'ennuient, ou sont égoïstes, ou envieuses, mais dans leur grande majorité elles ne veulent pas vraiment faire du mal aux autres quand elles font preuve de méchanceté. Elles veulent simplement se rendre la vie un peu plus facile.

Les quatre personnes réunies dans la cave appartenaient à la catégorie des gens qui s'ennuient. Elles avaient des métiers ennuyeux. Conduisaient des voitures ennuyeuses. Mangeaient une nourriture ennuyeuse. Fréquentaient des amis ennuyeux. Pour elles, tout était simplement, bah, *sans intérêt*.

Alors, quand Mme Abernathy avait montré à son mari un vieux livre qu'elle avait acheté chez un libraire

d'occasion en lui expliquant, puis en expliquant à leurs amis un-peu-moins-ennuyeux-que-les-autres, les Renfield, que son contenu pouvait leur offrir le prétexte d'une soirée très intéressante, tout le monde avait décrété qu'il s'agissait d'une idée formidable.

C'était un livre sans titre, relié dans un vieux cuir noir défraîchi et dont la couverture s'ornait d'une étoile assez similaire à celle peinte sur le sol de la cave. Ses pages avaient jauni avec le temps. Il était écrit dans une langue que personne parmi eux n'avait jamais vue nulle part et qu'ils étaient incapables de déchiffrer.

Et pourtant. Et pourtant...

Sans qu'on sache comment, Mme Abernathy avait parcouru le livre et compris exactement de quoi il traitait. C'était comme si le livre avait parlé directement à son cerveau, traduisant dans une langue intelligible pour elle ses symboles et ses griffonnages étranges. Le livre lui avait ordonné d'amener ses amis et son mari dans cette cave en ce soir précis, de peindre cette étoile et d'allumer ce poêle, et de psalmodier ces bruits bizarres qui sortaient à présent de leurs bouches. Tout cela était très bizarre.

Les Abernathy et les Renfield n'avaient pas envie de s'attirer de problèmes. Ils n'avaient pas non plus envie de commettre de mauvaises actions. Ils n'étaient ni méchants, ni vicieux, ni cruels. C'était juste des gens qui s'ennuyaient, avec un peu trop de temps libre à occuper. Précisément le genre de personnes qui, tôt ou tard, finissent par faire des bêtises.

Mais, tout comme quelqu'un portant un écriteau où sont écrits les mots « Tapez-moi ! » finira naturellement par se faire taper dessus, les gens dans cette cave avaient déjà commis assez de bêtises pour attirer à eux quelque chose d'inhabituellement méchant, quelque

chose qui avait envie de faire bien plus que des bêtises.
Il attendait son heure depuis longtemps. Et son attente
allait bientôt prendre fin.